II.

MICHEL LEJEUNE
(1907-2000)

Avec Michel LEJEUNE notre Société vient de perdre un membre prestigieux, fidèle depuis 1929 et particulièrement actif. Il fut notre président en 1960. Son parcours universitaire fut constamment aisé et fructueux : l'École Normale en 1926 (seulement 2e !), l'Agrégation de grammaire en 1929 (1er, évidemment); devenu le secrétaire de son Maître Antoine MEILLET, dont la vue était gravement atteinte, il l'aide à revoir la 7e édition de son *Introduction* parue en 1934. En 1933 il enseigne la philologie classique à Poitiers (il révolutionna la Faculté en emmenant ses élèves au café après les cours), puis en 1937 à Bordeaux, où il fut doyen en 1946, avant de prendre à la Sorbonne la succession de J. VENDRYES, le comparatiste spécialisé en celtique — qu'il appelait familièrement « oncle Jo » — et d'être élu à l'É.P.H.É. en 1947.

D'abord helléniste (c'est ainsi qu'il s'est longtemps qualifié), mais dans une perspective comparative, il soutint deux thèses de grec en 1940, puis s'occupa de dialectologie grecque. Il publia en outre deux importants mémoires sur « le langage et l'écriture » (1934) et « les conditions générales des changements linguistiques » (1937), qui témoignent de l'importance accordée à la linguistique générale, qui sous-tend toute son œuvre.

1945 marque son entrée dans la linguistique italique par un mémoire fondamental : « la position du latin sur le domaine indo-européen ». De 1945 à 1994, il ne publia pas moins de XLI « notes de linguistique italique » dans la *R.É.L.* (certains articles seront bientôt réunis en volume, avec quelques autres). Les découvertes archéologiques imprimèrent à ses recherches une orientation décisive : désormais il travaille presque exclusivement sur du nouveau, dans des langues connues fragmentairement (*Trümmersprachen*). Le déchiffrement et l'interprétation du mycénien (sans cesse enrichi par de nouvelles tablettes) comme du grec archaïque par M. VENTRIS, aidé par J. CHADWICK, en 1953, nourrissent dès le début ses *Mémoires de philologie mycénienne*, regroupés en quatre volumes, de 1958 à 1997. Ce fut une révolution dans l'histoire du grec, qui le conduisit lui-même à refondre son *Traité de phonétique grecque* (1947) en 1972. Les trouvailles archéologiques en Espagne, en Gaule, en Phrygie, l'amenèrent à scruter les documents nouveaux en celtibère (*Celtiberica*, 1953) et en ibère, en gaulois (le *R.I.G.*, I-II[1], 1985-1989) et en phrygien, avec une attention particulière portée aux écritures qui — en dehors de la dégradation des supports — posaient de nombreuses difficultés. Étant lui-même calligraphe (il fallait le voir écrire au tableau les syllabogrammes mycéniens !), il put se permettre de livrer aux imprimeurs tous ses textes écrits à la main.

Il trouve en Italie un domaine privilégié où il n'eut que l'embarras du choix : le vénète au nord-est à qui il consacra un *Manuel* paru dans la collection de Winter à Heidelberg (1974), l'osque en caractères grecs, au sud, notamment à Rossano di Vaglio, qui l'entraîna à publier *L'anthroponymie osque* (1976); cf. aussi pour le vénète : *Ateste à l'heure de la romanisation* (1979) et *Méfitis* (1990). Chemin faisant, il passe en revue le lépontique (celtique archaïque des Alpes, *Lepontica*, 1971), le rétique (étruscoïde) et certains aspects de l'étrusque (l'écriture et la numération), le messapien (peut-être proche de l'albanais, en Calabre) et en Sicile le sicule et l'élyme. Le latin est omniprésent soit dans les rapprochements avec les

autres langues (les index sont très précieux), soit en lui-même, dans les inscriptions archaïques ou dans des étymologies nouvelles : *filius* séparé de *femina* « nourrice » et mis en relation avec φῖτυ « rejeton » avec l'appui du messapien et de l'albanais, *uenuex* où apparaît le nom de la laine, ἔρτον, la 4e déclinaison renouvelée par l'osque et le celtique continental.

Le pédagogue était digne du chercheur : partout un même souci de clarté et une documentation parfaite, le détail conduisant aux idées générales. Son *Précis d'accentuation grecque* garde le même succès depuis 1945. Ses cours de philologie grecque et latine, dans la salle Cavaillès comble, ont laissé une impression inoubliable à ceux qui les ont suivis : des exposés lumineux et neufs, donnés avec le sourire, souvent émaillés d'astuces, dans une tabagie invraisemblable, dont le professeur sortait à la fin couvert de cendre de cigarette, devant un auditoire ravi. Ce fut un regret unanime quand sa nomination comme directeur-adjoint au CNRS (1955-1963), où sa venue fut décisive, l'amena à quitter la Sorbonne. À l'É.P.H.É., il forma des dizaines d'élèves qui l'écoutèrent jusqu'en 1990, avec une dévotion constante, et auxquels il était très attaché, écrivant parfois en collaboration, toujours prodigue en conseils et en encouragements, établissant avec tous des rapports humains chaleureux. Il aimait les accueillir chez lui, en compagnie de Madame Lejeune.

En 1978 il reçut des *Étrennes de septantaine* limitées à vingt collaborateurs, sa *Bio-bibliographie* parut en 1993, avec l'aide de P. SWIGGERS. Son œuvre est colossale, plus de 340 numéros, avec une curiosité insatiable pour toutes les nouveautés épigraphiques, surtout les plus opaques (il parle quelque part avec humour des EBNI « écritures bizarres non identifiées » !), qui, après examen, recevaient une solution définitive grâce à une méthode rigoureuse et infaillible. On retrouve partout le joueur d'échecs qui triomphait de son ordinateur. Quel exemple ! Malgré l'affaiblissement de sa vue, il a publié jusqu'au bout. Son dernier article sur « les dédicaces archaïques de Claros », en collaboration avec L. DUBOIS, parut dans les *C.R.A.I.* 1998, quelques semaines avant sa mort. Doyen d'élection à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1963), il fut promu Commandeur de la Légion d'Honneur le 1er janvier dernier.

Sa famille cultivait des dons multiples, le plus mince n'étant pas le goût du rire (voire du canular) : son frère Jean-François, plus connu sous le nom de Jean EFFEL (ses initiales), dessina son épée, peu conformiste, d'académicien; le comparatiste publia avec son fils Philippe, spécialiste reconnu de l'autobiographie, une partie du journal de son grand-père, vendeur dans un magasin : c'est *Calicot* (1984). Madame Lejeune (le mariage datait de 1931 ; quatre enfants, une foule de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants) a aidé son mari avec un dévouement de tous les instants, pendant cette dernière décennie en particulier, avant la mort très douce de notre Maître.

Pierre FLOBERT.

NOTES ET DISCUSSIONS

I

AUGUSTIN : CULTURE ET PASTORALE DANS LA *CITÉ DE DIEU*

par Alain MICHEL
de l'Institut

À propos de : Serge LANCEL, *Saint Augustin*, Paris, Fayard, 1999, 1 vol. in-8°, 792 p., 4 *Index*.

Serge LANCEL nous propose ici une importante biographie de saint Augustin. On avait besoin d'un tel travail de synthèse, après les grands ouvrages consacrés à cet auteur et qui commencent à s'éloigner de nous dans le temps. MARROU avait médité sur Augustin et la culture antique, COURCELLE sur les sources des *Confessions*, MANDOUZE sur la mystique et l'action chez Augustin, BROWN sur la psychologie de l'auteur telle qu'elle s'exprime notamment dans les *Confessions*. Serge LANCEL met à profit sa grande connaissance de l'Afrique romaine et en particulier de la Tunisie pour nous donner une étude historique de grande précision qui, sans négliger les précédents apports, propose une vision globale et concrète de cette biographie. Il n'est jamais facile d'écrire une « vie de saint », mais la précision des connaissances s'associe constamment dans le présent ouvrage à l'attention prêtée à un destin spirituel. Nous nous bornerons ici à souligner, dans un ensemble très riche, quelques points qui nous paraissent originaux et quelques observations fécondes.

Comme on peut s'y attendre pour la première partie de la vie d'Augustin, Serge LANCEL utilise essentiellement les *Confessions*. Il évoque assez rapidement les textes célèbres : Augustin encore enfant vole des poires, ce qui atteste chez lui le goût de faire le mal (certes bien anodin en l'occurrence mais significatif cependant, d'après l'auteur). Il évoque son père et sa mère : S. LANCEL hésite un peu sur le ton qui doit être adopté à leur propos. Il se méfie de l'hagiographie mais il résiste aussi très justement à la tentation de la psychologie et aux allusions modernistes à d'éventuels complexes : on doit le remercier de cette sobriété. La période de formation est bien étudiée. Serge LANCEL montre à cette occasion la précision de ses connaissances relativement à la philosophie antique. Son commentaire de l'*Hortensius* souligne à juste titre l'influence de Cicéron; plus tard, il analysera de façon très exacte le contenu du *Contra Academicos*, en manifestant ainsi son information très juste sur les enseignements de cette école et sur ses diverses tendances. Il montre dès le début la place dominante du Platonisme et l'utilité de l'éclectisme cicéronien, qui n'exclut pas la recherche ardente du vrai et de l'idéal, non plus que l'attention aristotélicienne à la nature immanente et à l'être.

Nous arrivons ainsi à l'adolescence d'Augustin et à sa jeunesse. Comme le montrent les *Confessions* mais aussi ses premières œuvres, notamment les dia-